



Clio. Femmes, Genre, Histoire

3 | 1996

Métiers. Corporations. Syndicalisme

Angela GROPPi, *I Conservatori della virtù. Donne recluse nella Roma dei papi*

Sabine VALICI



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/478>

DOI : 10.4000/clio.478

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 1996

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Sabine VALICI, « Angela GROPPi, *I Conservatori della virtù. Donne recluse nella Roma dei papi* », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 3 | 1996, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/478> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.478>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Angela GROPPi, *I Conservatori della virtù. Donne recluse nella Roma dei papi*

Sabine VALICI

RÉFÉRENCE

Laterza, 1994, 310 p.

- 1 L'historienne, l'une des fondatrices de la revue d'histoire des femmes *Memoria*, a publié des essais sur la Révolution française, l'histoire sociale de l'État pontifical et l'histoire du travail. Sa dernière recherche nous conduit à nouveau dans l'État pontifical pour observer une institution qui va jouer un grand rôle dans le destin de centaines de femmes, les « Conservatoires de la vertu », nés au XVI^e siècle pour accueillir les petites filles orphelines ou abandonnées afin de protéger leur virginité et de les préparer à leur rôle d'adultes, qui était celui d'épouse ou de religieuse. La pauvreté étant considérée comme potentiellement dangereuse pour tous les sujets, on enfermait les hommes pour les empêcher de nuire, et les femmes pour empêcher qu'on leur nuise. Mais au cours des trois siècles d'histoire de l'institution (jusqu'à la chute de l'État pontifical en 1870), cette dernière va complètement se transformer sous la pression des forces sociales qui participent à son fonctionnement pour devenir une des grandes machines qui contribueront à la formation des classes moyennes, celles qui au long de notre propre siècle détermineront la stabilité indéfectible de la « démocratie chrétienne », le parti qui a gouverné (et dans une certaine mesure gouverne encore) l'Italie depuis la fin de la guerre. C'est dire que cette étude est particulièrement intéressante quant à ce qu'elle révèle de la formation et du fonctionnement des mentalités, même si son auteur se concentre sur l'analyse de son sujet sans l'élargir à des considérations plus générales. Créés par des bienfaiteurs privés - qui obéissaient ainsi à leur devoir de charité tout en s'assurant une position de prestige et de force vis-à-vis de l'Eglise - avant d'être placés sous l'autorité ecclésiastique, les conservatoires vont rapidement dériver de la protection des plus pauvres à l'accueil des basses couches moyennes, qui devaient intriguer et chercher des appuis pour y faire entrer leurs filles. C'est que l'institution

coûtait moins cher qu'un couvent et préparait au mariage en dotant ses pensionnaires à condition qu'elles se soient bien comportées et qu'elles aient fait ou accepté des choix agréés par les autorités - directeurs, prélats ou curés, donateurs ou financiers, les uns et les autres ayant d'ailleurs souvent, à ce propos, des avis ou des intérêts divergents. Elle constituait également un bâton de soutien dans des crises familiales plus ou moins passagères : une veuve se remariant y laissait ses filles dont le nouvel époux ne voulait pas, un père veuf ou des parents malades lui confiaient une éducation dont ils ne savaient ou ne pouvaient se charger. L'oisiveté y était vue comme un grand défaut, mais rares ont été les conservatoires qui ont fonctionné comme de véritables ateliers (textiles en général) donnant une formation professionnelle aux élèves. Outre la promiscuité que cela pouvait entraîner, et bien que l'argent eût été nécessaire à leur fonctionnement, on préférait préparer les jeunes filles à une gestion efficace du foyer, concentrée sur les petits travaux de couture. Les élèves, elles-mêmes, poussaient à ce choix, moins lourd physiquement et qui leur permettait en trouvant des clients extérieurs de se faire un petit pécule. Ainsi, paradoxalement, cette vie communautaire était une école d'individualisme, même si les stratégies et la solidarité familiales (la recherche active d'un « bon » époux, la capacité d'obtenir des protections, de savoir cumuler les dots, etc.) jouaient un grand rôle. La moyenne des mariages, malgré cela, tournait autour de 38/45%. À défaut, une partie entrait au service de familles de l'aristocratie. Les autres vieillissaient et mouraient au conservatoire, empêchant le renouvellement, ce qui heurtait les observateurs, en particulier à l'époque napoléonienne et plus tard à celle de la papauté de Léon XII ; époques de tentatives de centralisation, qui ont vite échoué parce que bien moins efficaces que la souplesse des gestions locales, par ailleurs fortement ancrée dans les mentalités. Cette interaction souple entre le public (Église/État, qui se sont longtemps confondus dans la cité des papes) et le privé est caractéristique de Rome, et dans une bonne mesure du reste de l'Italie, et définit une culture où les femmes, dans les limites bien sûr d'un rôle préfixé, ont eu beaucoup plus qu'on ne le croit « leur mot à dire ».